



L'Ardenneais

DIMANCHE

QUOTIDIEN RÉPUBLICAIN D'INFORMATION

3,50 F - 1^{re} année - N° 12289

C.P.P.A.P. 64502

DIMANCHE 9 DÉCEMBRE 1984

• 8 - 9 - 12 - 1984

DÉCEMBRE

L	M	J	V	S	D
				1	2
3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26
27	28	29	30	31	

SAMEDI

8

1985 JANVIER

L	M	J	V	S	D
		1	2	3	4
5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28
29	30	31			

Semaine 49
343-23

DÉCEMBRE

Imm. Conc.

☀ 17 h. 30, c. 15 h. 54

Lune. ☾ le 8. ☽ le 15.

*Léo Ferré
à
Charleville*

RENCONTRE

Ferré dirige l'orchestre mais ne marche pas à la baguette

Dans son coin d'Italie, Léo Ferré a trouvé le bonheur entre sa femme Marie et ses enfants.
Il reste pourtant, ce révolté, cabot parfois, tellement attachant.



L'expérience qu'il vient de mener à Nancy, Thionville et Vesoul est pour lui synonyme de joie. Il le répétera souvent. Léo Ferré affiche aujourd'hui une évidente sérénité. Inconformiste par conviction... mais heureux, il a toujours le mot « *révolte* » à fleur de voix. Sa musique le raconte sans détour, du long piano noir, martelé en solitaire à la baguette de chef d'orchestre qu'il manie devant 70 exécutants.

Coups de tendresse, coups de gueule, Ferré continue de vivre, avec passion, ce quotidien à travers lequel il se raconte en toute « *liberté* », cet autre mot clé de son existence.

Salle Poirel mardi soir, Léo Ferré dirige une ultime répétition dans les conditions du spectacle. Chemise rose, pantalon rouge, mains en l'air au centre de la formation, il interrompt une envolée trop molle à son goût. Assise à quelques rangs de la scène, Marie la compagne surveille d'un oeil, de l'autre elle s'attarde sur le canevas qui lui occupe les mains.

Il y avait eu le palais des Congrès, une expérience suisse et la Bretagne, au début de cette année. Tourner avec un philharmonique n'est pas évident pour un musicien classé catégorie chanson. Encore faut-il trouver un producteur capable d'engager le pari. Pour ces trois concerts, amitié et passion ont aplani tous les problèmes mercantiles.

Pas de visons pour Beethoven

Il y a eu le simple accordéon, la guitare sèche et la batterie, avant ce débordement classique qui n'en finit plus de séduire ou de heurter. Mais, peut-on rester indifférent devant cet homme ? « *Pour moi, la musique est la musique. Il n'y a pas de classique. On cache ce genre à la misère. Il n'y a que trois ou quatre mille manteaux de vison par ville et Von Karajan n'y donne toujours qu'un concert. Moi, j'ai rempli le palais des Congrès durant un mois, 3.000 spectateurs chaque soir. Des gens de tous horizons sont venus me voir. Ce genre*

de création les a intéressés plus que le reste. Il y avait au programme Wagner, Ravel, Beethoven... et dans la salle pas de manteaux de vison.

La critique n'a pas toujours été tendre avec ce Ferré-là... Dans le « *Nouvel Observateur* », il se souvient avec agacement qu'un journaliste le comparait à Mistinguett : « *Elle avait de belles jambes, lui sûrement pas* ». Le « *Figaro littéraire* », également, enfonce le clou : « *Ces gens médiocres ne supportent pas le talent. Je ne veux plus m'occuper de qui me dénigre* ».

Léo l'anar, Léo provoc' n'a pourtant pas oublié ces années d'après 68 où, à chacun de ses concerts, une partie du public le conspuait avec violence : « *Dans « l'Idiot international », Edern-Hallier avait donné la consigne. Il fallait me démolir. Pourquoi ?* » Après ce fameux mois chaud, beaucoup le traitaient de truqueur, lui reprochant de ne pas avoir appliqué ses principes pendant les événements de mai. Victor Hugo lui-même durant la Commune, qu'il avait appelée de toute sa verve... « *À Poitiers, un groupe masqué s'est massé devant la scène... Le Ku Kux Klan. Ils ont coupé les fils du micro* ».

Dix ans après, le souvenir de ces années noires durant lesquelles ses cris étouffés sont devenus plus beaux par réaction, ressurgit intacts. Léo Ferré ne comprend toujours pas ce courant de haine entretenue : « *Un type est venu dans ma loge récemment à Marseille pour m'offrir un de ses dessins. Il m'a simplement dit : Excuse-moi, je suis un de ceux qui t'ont craché dessus* ».

Higelin un cran au-dessus ?

Cette période ardue de sa carrière correspond à l'époque « *Zoo* », ce groupe pop qu'il avoue presque naïvement avoir entraîné dans son sillage pour le sortir de l'anonymat, à la demande d'un directeur de sa maison de disques d'alors, Barclay. L'électrique et Ferré, une histoire de management, rien de

plus. La question sur le rock tombe à plat ou presque, même s'il a sa petite idée sur la chose : « *Cette révolte musicale est vite passée, devenue mercantile, un commerce abominable. Quand j'étais petit, j'écoutais du jazz. Le rock and roll est truffé de gens dépourvus de talent... Je ne parle pas d'Higelin, quelqu'un de très grand* ».

Dans sa mémoire demeurent intacts les premiers pas de sa longue carrière. Les leçons de chants de la chorale catholique, la scène des petits cabarets de Saint-Germain où il fut étudiant : « *Je voulais être musicien mais pas un interprète du dimanche. Quand j'ai pu me payer mon paquet de celtiques, j'ai été heureux. Ensuite, il y a eu la car touche...* ».

Après un premier disque « *artisanal* », pressé au « *Chant du monde* », un producteur des disques Odéon vient lui proposer d'enregistrer sous son label : « *Aujourd'hui c'est beaucoup plus difficile, la profession est embouteillée. Il y a trop de soupe, de médiocrité* ».

A quoi ressemble ce que fait Drucker ?

De « *La vie d'artiste* » à « *L'espoir* », paroles et musiques se sont étoffées. Certains de ses textes possèdent la luxuriance des poèmes d'un Rimbaud dont il est certainement le meilleur interprète. Si cette évolution ne s'est pas faite sans heurts, il avoue ne pas l'avoir ressentie, calculée : « *Parfois, je reprends les chansons que j'ai écrites il y a quinze ou vingt ans et je me demande comment je les ai composées. Je n'y arriverais plus aujourd'hui* ».

« *Quand l'artiste parvient à vivre de ce qu'il fait, il est l'être le plus libre du monde* ». Le chemin y menant n'a pas été sans embûches, sans d'affreux doutes : « *S'il fallait recommencer, connaissant ce que je sais, mon itinéraire, je ne le ferais pas. Dans cette profession, on vit dans l'attente d'un coup de téléphone, dans l'espoir d'un lende-*

main différent. Et souvent il faut attendre longtemps ».

Durant les quatre mercredis du mois d'août, Ferré a eu la vedette du petit écran sur FR3. La cassette de trois heures qu'il a produite sera prochainement dans le commerce. N'y manque que l'interview réalisée par Pierre Bou-teiller à la demande de la chaîne. Ferré récuse les émissions traditionnelles... « *A quoi ressemble ce que fait Drucker ? Les médias, je n'aime pas ce mot, imposition trop de choses. Ce genre de réalisation coûte très cher, le résultat est mauvais, les artistes y sont payés à coups de triques. Leur programme est d'une rare médiocrité* ».

L'existence « *nouvelle* » qu'il mène en Italie, entre sa femme Marie et ses enfants, ne l'a pas complètement coupé de certaines choses du quotidien. Il évoque en grimaçant, comme il sait si bien le faire dans le dégoût, les ondes libres de la péninsule, un déferlement rock avec des animateurs s'ingéniant à prendre l'accent américain. « *La radio pourrait être extraordinaire, mais il faudrait qu'elle soit faite par des gens intelligents, honnêtes, romantiques* ».

L'anarchiste qu'il demeure par conviction, à 68 ans, a toujours pour la politique des formules choc, de quoi déboulonner quelques statues... « *De Gaulle, je l'appelle Jean d'Arc. Et Barre, ce type qui persiste, fait des mots. Il doit se prendre pour un chansonnier !* ».

L'actualité brûlante, les problèmes de Nouvelle-Calédonie, trouvent chez lui un écho douloureux : « *Il y a dans l'opposition une évidence mauvaise foi. Cette façon d'accuser la gauche d'y avoir provoqué les problèmes. La colonisation est une vieille histoire. J'ai dit à Joxe : Rappelle-leur que vous n'avez pas promis de miracles. Depuis 1789, c'est vous qui avez apporté le plus grand bouleversement social. Une année a suffi : 36. Il peut y avoir un gouvernement de gauche sans que pour autant il soit moscovite... Parfois, tout cela me fait mal...* ».

Jean-Paul GERMONVILLE